

Préface - KOUADIO N'Guessan Jérémie

Au moment où j'écris cette préface en guise d'introduction aux actes du colloque international sur le nouchi, je lis sur les réseaux sociaux l'annonce suivante : « un autre mot du nouchi, l'argot ivoirien, fait son entrée dans le dictionnaire français ». Et cette annonce de préciser : « après "**s'enjailler**", le mot "**boucancier**", issu du nouchi, figure désormais dans le Petit Larousse illustré 2020 ». A ce propos, il faut rappeler que bien avant cette prise en compte de quelques mots nouchi par *Le Larousse*, l'argot ivoirien irriguait déjà les parlers jeunes des banlieues françaises. En 2006, des jeunes d'Evry entreprenaient une étude lexicographique des pratiques langagières en cours dans leurs milieux. Les mots collectés un peu partout, chez l'épicier, dans les halls des immeubles, dans les bus, sur les terrains de jeu, ont abouti à la publication, par les *Editions Fleuve Noir*, du *Lexik des cités illustré*. On y retrouve quelques mots et expressions nouchi dont certains ont gardé leurs significations originelles alors que d'autres les ont enrichis avec de nouvelles acceptions ou ont été simplement "resémantisés". Ainsi, le mot **ambiancer** "engendrer une joyeuse animation, se comporter gaiement", mot attesté d'ailleurs dans le français de beaucoup de pays africains (République Démocratique du Congo, Burkina, Rwanda, Tchad), a migré en banlieue française avec le sens supplémentaire de "*draguer, faire la cour*". Il en est de même de **togo** désignant *l'argent*, de **djèse**, qui, de sens originel en nouchi de "*affaire, business*", signifie "*arrangement, commerces informels*" et qui, par extension, rentre dans cette locution pour exprimer une salutation: *c'est quoi les djèses? "quoi de neuf?"*. Dans cette même veine, le mot **dra**, très polysémique en nouchi, est enregistré dans le *Lexik* comme signifiant uniquement "*bagarre*"; à côté de ces exemples, le mot **go fille** et l'expression **ya faohi** "*il n'y a rien*" n'ont pas varié sémantiquement.

Je note, avec une pointe de contentement non feint, que l'air du temps serait à la reconnaissance des variétés de français pratiquées en Afrique. Pour étayer cette remarque, je citerai, entre autres preuves, cet extrait du discours prononcé par Emmanuel Macron à Ouagadougou le 28 novembre 2017 après la nomination de Leïla

Slimani comme Représentante du Président de la République pour la Francophonie :

Le français d'Afrique, des Caraïbes, du Pacifique, ce français au pluriel que vous avez fait vivre, c'est celui-là que je veux voir rayonner, portez-le avec fierté, ne cédez à aucun discours qui voudrait en quelque sorte renfermer le français dans une langue morte.

Il va sans dire que, dans le "français pluriel" dont parle le Président français, le nouchi, reflet emblématique du dynamisme du français en terre ivoirienne, tient une place de choix. Est-ce pour autant qu'on peut affirmer qu'aujourd'hui les variétés de français en Afrique auraient acquis définitivement un droit de cité? Rien n'est moins sûr. Il y a encore des gens qui doutent de l'existence de ces variétés, d'autres qui se demandent à quel dessein répondent toutes les études qu'on leur consacre, d'autres enfin qui pensent que ces variétés ne sont ni plus ni moins que des menaces pour la langue française. On pourrait leur rétorquer que l'existence admise par tous du français de Belgique, de Suisse ou du Canada, qui sont des façons particulières de parler le français dans ces pays, n'a jamais été reconnue comme une menace pour cette langue. Pourquoi celle des variétés africaines du français le serait-elle ? D'autant que, et cela se passe tous les jours sous nos yeux, plusieurs variétés de cette langue se pratiquent et s'interpénètrent, à telle enseigne qu'il n'y a presque plus d'espace réservé ou dédié au français dit standard. Par exemple l'école, dont l'une des fonctions est de transmettre et de faire acquérir le français académique, est aujourd'hui, en tout cas en Côte d'Ivoire, le théâtre d'interactions verbales impliquant toutes les variétés de français, y compris le nouchi. Dans sa thèse intitulée "*Enseignement-apprentissage en français et plurilinguisme en Côte d'Ivoire : Représentations et pratiques des acteurs de la classe*", Adjoua Valérie Djè¹ rend parfaitement compte de cette situation. Ainsi, à la question posée aux élèves pour savoir, selon eux, la variété ou les variétés de français présente(s) en classe, ils répondent à 96% qu'il n'y a pas une, mais des variétés de français en classe comme en

¹ Adjoua Valérie Djè (2019) *Enseignement-Apprentissage en français et plurilinguisme en Côte d'Ivoire. Représentations et pratiques des acteurs de la classe*, Thèse de Doctotat, Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody, Abidjan, 345 pages

témoignent ces quelques réponses :Oui, dans la classe il y a le français des livres et **le français familial**

A part le français des professeurs, **y'a le nouchi**

- Dans la classe, il y a **le mauvais français** et le bon français.

Comme on le constate à travers ces réponses, l'école semble être le lieu d'application d'une diglossie fonctionnelle spontanée. Mais la chose la plus remarquable, c'est lorsque certains enseignants déclarent avoir recours au nouchi ou au "français terre-à-terre" pour expliquer et faire comprendre certaines notions issues du français académiques. Pourquoi ce choix d'une stratégie pédagogique qui jure avec les consignes officielles ? Des réponses recueillies par Valérie Djè auprès de ces derniers, on peut retenir deux raisons principales, l'une est relative aux difficultés de compréhension du français académique par les élèves, et l'autre aux difficultés qu'éprouvent les enseignants eux-mêmes vis-à-vis de ce lecte. Ecoutons plutôt ce qu'en disent les enseignants interrogés :

- Dans nos classes, quelquefois, on est obligé d'utiliser **un français terre-à-terre** pour **pouvoir faire passer le message**, les enfants comprennent mieux **quand c'est avec ça qu'on explique** ;
- Les enfants ne peuvent pas suivre **si j'explique avec le français académique** ;
- Oui, on aime beaucoup utiliser le français terre-à-terre parce que **nous-mêmes nous avons des difficultés avec le français académique**.

Nous assistons donc, subrepticement pour ainsi dire, à une sorte de mutation des fonctions premières du nouchi. Idiome au départ crypté et parlé principalement par les loubards et autres membres de la petite ou de la grande délinquance, il s'est mué en une langue d'expression identitaire d'une partie importante de la jeunesse ivoirienne, et est signalé aujourd'hui dans l'enceinte de l'école où, à certaines occasions, il jouerait un rôle de véhicule supplétif d'enseignement. Certes, ce n'est pas demain que l'institution scolaire se départira de l'imposition de la norme académique pour tous les enseignement-apprentissages dans le système éducatif ivoirien. D'ailleurs il y a très peu de chance qu'un tel projet voie le jour. Cependant, linguistes et didacticiens auraient tort de ne pas scruter au plus près l'évolution des interactions verbales entre maîtres et

élèves dans les classes d'où semblent émerger des emplois alternatifs ou simultanés des variétés du français. Ces pratiques, qui sont loin d'être des cas isolés, pourraient ouvrir de nouveaux champs de réflexions et de recherches en didactique. Dans tous les cas, le dynamisme envahissant du nouchi commande qu'on en fasse un objet d'études de plus en plus approfondies afin qu'il soit cerné dans toutes ses composantes. C'est à cela qu'a répondu ce colloque international dont les actes sont réunis dans ce volume et que j'ai eu le bonheur de soutenir de toute la force de ma conviction que se joue à travers cet idiome une part non négligeable du devenir linguistico-culturel de notre pays.

KOUADIO N'Guessan Jérémie

Professeur Titulaire en Sciences du Langage

Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody, Abidjan

Les parlers urbains africains : regard sur la construction d'une nouvelle identité endogène - Jean-Claude DODO et ALLOU Allou Serge Yannick

Résumé

En Afrique comme partout ailleurs, l'urbanisation et la globalisation ont engendré un environnement pluriculturel et multilingue du fait du brassage des populations. Les jeunes ont ainsi développé des parlers issus des langues dominantes. Au départ des argots usités exclusivement par des rebus de la société (délinquants et criminels), ces parlers urbains qui émergent sur le continent africain se distinguent nettement de ceux de l'Occident par leur tendance à s'éloigner de leur langue « source ». Ils sont l'une des manifestations de la « rébellion » de jeunesse africaine. Le lexique de ces parlers urbains [nouchi (Abidjan), camfranglais (Douala et Yaoundé), indoubil (Brazzaville), lingala ya ba yankees (Kinshasa), sheng (Nairobi) et scamto (Soweto)] est constitué de mots issus des langues locales et étrangères découlant d'une manipulation linguistique épousant leurs contextes socioculturels. Dans cet article, nous nous sommes appuyés sur la sociolinguistique urbaine (Bulut, T. : 2004) pour faire une étude comparative de ces différents parlers susmentionnés. Considérés comme des « anti-langues » [Kießling et Mous (2004)¹], ces sociolectes expriment une conscience sociale et une opposition linguistique. En plus de créer une forte identité, ces parlers permettent d'instaurer une unicité en contexte plurilingue. De nouvelles normes de communication -qui pourraient bouleverser le paysage linguistique- se créent ainsi en Afrique. In fine, les parlers urbains africains ont connu une évolution fulgurante dans des contextes socioculturels identiques et visent un même objectif : s'affranchir totalement du joug du colonisateur.

Mots-clés : parler, urbain, africain, sociolinguistique, plurilinguisme.

Abstract

In Africa as elsewhere, urbanization and globalization has created a multicultural and multilingual environment due to the mixing of populations. Young people have developed dialects from the dominant languages. At the start of slangs USIT exclusively by the company's waste (offenders and criminal), these urban dialects which emerge on the African continent are clearly distinguishable from those of the West by their tendency to move away from their language "source". They are one of the manifestations of the "rebellion" of African youth. The lexicon of these urban dialects [nouchi (Abidjan), camfranglais (Douala and Yaoundé), indoubil (Brazzaville), Lingala ya ba Yankees (Kinshasa), sheng (Nairobi) and iscamtho (Soweto)] consists of words from local languages and foreign language manipulation resulting from marrying their sociocultural contexts. In this article, we relied on urban sociolinguistics (Bulut, T.: 2004) to make a comparative study of these different dialects above.

Considered "anti-language" [Kießling and Mous (2004)], these sociolects express a social consciousness and language opposition. In addition to creating a strong

1 Halliday (1976) cité par Kießling R. et Mous M. (2004).

identity, these dialects are used to establish a uniqueness in multilingual context. New communications standards-which could change the landscape, creating linguistically in Africa.

Ultimately, African urban dialects experienced a rapid development in the same socio-cultural contexts and the same goal: to overcome completely the yoke of the colonizer.

Keywords: Language, urban, African, sociolinguistics, multilingualism.

Introduction

L’Afrique suivant l’élan mondial de développement a vu ses villes (voir ci-dessous la carte des villes les plus peuplées d’Afrique) s’étendre rapidement. En effet, les villes sont des endroits privilégiés du brassage socio-culturel eu égard à leur population bigarrée. C’est en outre, des lieux de contrastes socio-économiques et de pratiques langagières innovantes et dynamiques. Ce qui amène Bulot, T. et Veschambre, V. (2006 : 307)² à avancer que :

La sociolinguistique urbaine pose, dans ses postulats, la multiplicité des espaces impartis aux villes, multiplicité qui, à son tour, prend sens et valeur dans les pratiques discursives (dont le discours sur la ou les langues et leurs usages) qui l’énoncent. C’est dire que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, et comment, via la praxis linguistique, cette perception, mise en mots par la corrélation aux pratiques langagières finit par être confondue au sens strict avec le réel ; c’est dire que les discours sur la ville finissent par devenir la ville... une ville pourtant différente pour chacun de ses acteurs.

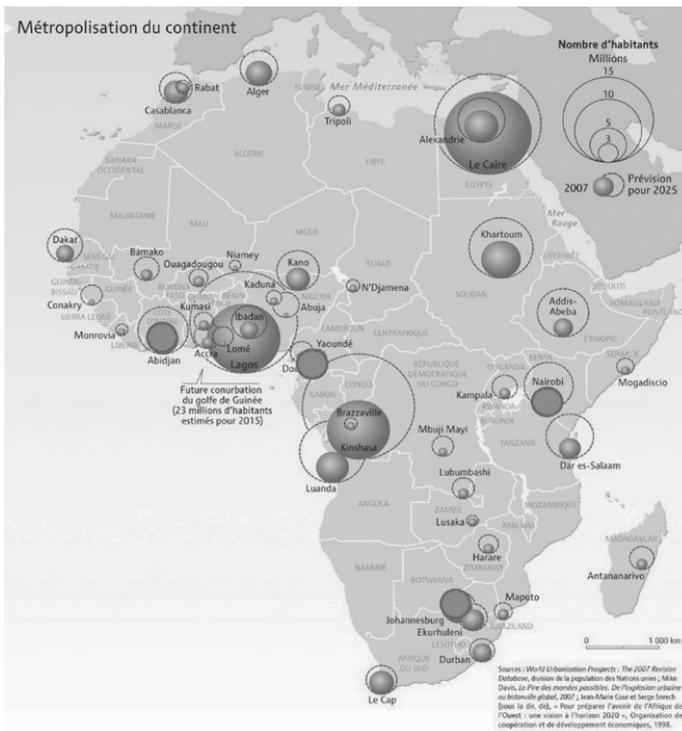
Par ailleurs, il semble totalement impossible de dissocier l’urbanité et la jeunesse. Les attitudes langagières que les jeunes y développent peuvent être aussi appelées « parlars urbains ». Ces parlars revêtent dynamisme et fascination (Dodo 2015). A cet effet, nous nous proposons, dans cet article, d’en étudier quatre notamment le nouchi, le camfranglais, le sheng et le scamto. Nouchi désignait voleur à l’origine. Le camfranglais est la contraction de langues camerounaises, du français et de l’anglais. Le sheng est un mot valise qui découle de la contraction de **swahili** et **english** avec l’ajout de l’épenthèse **h** pour rendre plus fluide la prononciation. Le scamto est souvent confondu au tsotsitaal. Pourtant ce sont deux parlars différents.

2 Bulot, T. et Veschambre, V. (2006). « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : hétérogénéité des langues et des espaces »

Dans les différents pays auxquels appartiennent ces parlers cohabitent déjà depuis plusieurs années des langues occidentales (langues officielles) et locales (langues officielles et/ou nationales ou encore véhiculaires). Alors nous sommes tentés de porter ce questionnement :

- quels sont les enjeux de la création de ces nouveaux parlers (émergents) ?
- quelle est leur portée sociale ?

Carte 1 : les villes les plus peuplées d'Afrique (source : World Urbanisation Prospects, The 2007 Revision Database, division de la population des Nations Unies)



1. Contexte d'émergence

Les parlers urbains africains se sont développés grâce au concours de différents facteurs. De l'origine de ces langues à leurs influences sociales en synchronie, on observe une variété de

similitudes en dépit de quelques dissemblances. L'analyse des travaux sur le nouchi, le scamto, le sheng et le camfranglais révèle des facteurs tenant lieu en général à l'environnement linguistique et à la conjoncture sociale.

Premièrement, les villes dans lesquels ont émergé ces parlers sont plurilingues. D'Abidjan à Yaoundé en passant par Johannesburg (Soweto) et Nairobi la langue du colonisateur européen côtoie une multitude de langues locales (plurilinguisme). Sur ce point, il faut dire les langues locales de mise en contexte urbain sont la conséquence de migration interne des populations des zones rurales vers les agglomérations économiquement actives. La seconde similitude se situe au niveau de la population locutrice de ces parlers. En effet, les utilisateurs premiers de ces argots sont les jeunes : adolescent et jeune adulte. Ils détiennent en plus de l'utilisation de ces systèmes linguistiques, l'appartenance de la création. Hormis, le camfranglais qui a été développé par des jeunes scolarisés précisément les élèves du secondaire, les autres parlers urbains sont l'invention de personne non-scolarisée ou sorti du système scolaire. Le nouchi et le sheng, par exemple, ont été développés par les enfants de la rue (Kouadio 1990, Githiora 2002). En termes d'année d'éclosion, le nouchi et le camfranglais sont plus récents que le sheng et le scamto. La naissance du nouchi se situe au début des années 1970 (Dodo, 2015). La création du camfranglais a été exactement datée par Tsofack (2006) en 1985. Plus loin dans l'histoire, en 1904 (Pooe 2006) on retrouve l'apparition du scamto. Ainsi, il se positionne comme l'une des plus anciennes variétés des parlers urbains d'Afrique. Il y a, cependant, moins de consensus sur la détermination dans le temps de la création du sheng. Mazriu (1995) propose la date de 1930, A l'opposé Abdulaziz et Ken avancent l'année 1970 comme celle de création du sheng. Enfin, Spyrolous (1987) concilie ces deux points de vue en disant que le sheng a commencé à être utilisé dès 1950 mais son ampleur est marquée à partir des années 1970.

Il faut insister sur le fait que la conjoncture socio-économique a particulièrement favorisé l'émergence de ces parlers. Les difficultés et même les opportunités économiques ont conduit les populations rurales à migrer vers les grandes villes. Souvent analphabètes et

parlant différentes langues locales les populations ont développé des nouveaux parlers qui au fil des années font montre d'un impact social indéniable.

2. Impact social

L'influence des parlers urbains croît avec les années. Créées et utilisées au départ par une frange de la population, les jeunes notamment, ces langues intègrent insidieusement différents secteurs sociaux. Géographiquement, ces entités linguistiques sont en général d'abord utilisées au sein de la capitale politique (Nairobi) ou économique (Abidjan, Yaoundé et Johannesburg). Elles s'étendent, par la suite, à d'autres villes du même pays, aux zones rurales puis au monde entier.

L'un des principaux canaux de l'extension des parlers urbains demeure la culture. La musique et les films télévisés produits localement sont très actifs à ce niveau.

Au Cameroun, par exemple, l'artiste Lapiro de Mbanga fut parmi les premiers à utiliser le camfranglais dans ses chants. Les thèmes qu'il abordait dans ses chansons, de même que le langage hybride « familier » ont été à la base de son succès de même que celui du camfranglais.

En Côte d'Ivoire, le zouglou a permis d'introduire la manière de parler des jeunes des quartiers populaires au niveau de toutes les couches sociales. Aujourd'hui, le nouchi s'est propagé dans la sous-région ouest-africaine grâce aux chants zouglou, rap et reggae. La chanson « *premier gaou* » du groupe Magic System, par exemple, a propulsé le parler urbain de Côte d'Ivoire au niveau mondial. Les rappeurs kenyans comme Kalamashaka, G.rongi et Nonini font une large diffusion du sheng à travers leurs différentes chansons. Quant au kwaito qui est une musique urbaine d'Afrique du Sud, la plupart des chanteurs de ce rythme musical, à l'instar de Zola7, font usage de scamto dans leurs compositions.

Les médias représentent le deuxième canal favorisant l'ancrage social et l'expansion des parlers urbains. En diffusant les chants écrits dans ces parlers, la radio et la télévision aident du coup à la promotion des moyens d'expressions des jeunes. La presse n'est pas en reste. Le nouchi, le scamto le sheng et le camfranglais sont

régulièrement de mise dans la presse. Si leur usage est récurrent dans des presses spécialisées « people, humoristiques » comme c'est le cas du nouchi qui fait ses premières apparitions dans la presse dans les années 1980 dans *ID Magazine* et *Ivoire' Soir*. Les traces de ses parlers sont retrouvées dans des presses dites de renoms. Dès 1990, le camfranglais était écrit. Tsofack (2006) l'exprime ainsi : « le Quotidien national Cameroon Tribune qui consacra sa quatrième de couverture à la rubrique intitulée « Humeur de l'homme de la rue » entièrement écrite en camfranglais. »

Pour ce qui concerne la télévision, en Afrique du Sud le scamto fait une percée remarquable dans ce média. *Soweto TV* utilise le scamto dans ses programmes à côté de l'anglais (langue officielle), du Zulu et Sotho (langues nationales) qui sont les principales langues de ce canal. D'autres chaînes de télévisions diffusent plusieurs émissions en scamto pour accroître leur taux d'audience car la jeunesse sud-africaine s'identifie fortement à ce parler.

Au-delà des faits exposés, il est évident que les parlers urbains -qui renferment également des fonctions- sont popularisés par leurs rôles sociaux. Des fonctions de ces parlers, on peut en citer trois ici.

- **La fonction identitaire ou emblématique**

Ces parlers urbains pour la plupart sont nés ou ont fait leur incubation dans les quartiers précaires (ghettos, bidonvilles) ou des quartiers populaires. A l'exception du camfranglais qui a été créé par des élèves et étudiants, les locuteurs des autres parlers étaient à l'origine des délinquants, des rebus de la société. Ce sont des parlers qui s'identifient à la jeunesse qui est le plus souvent pas comprise par le politique. Les jeunes africains revendiquent leur nouvelle identité à travers des parlers propres à eux qui sont fédérateurs dans la mesure où ils servent de traits d'union dans un contexte pluriculturel et plurilingue. De ce fait, la langue du colonisateur, de ce fait, perd peu à peu sa place de leader.

- **La fonction cryptique**

Ces parlers ont été créés dans l'intention de dissimuler des messages. Car ils étaient tous des argots au départ. Par exemple, le scamto (Afrique du Sud) était exclusivement usité par des criminels.

Le nouchi, quant à lui, est un argot créé par des jeunes délinquants soussous (ethnie guinéenne) et récupéré par la suite par la jeunesse ivoirienne. Alors que le sheng qui naquit dans le bidonville de Kibera était l'apanage des conducteurs (matatu) dans le transport.

Le codage de ces parlers est dû au fait que ces jeunes utilisent une sorte d'« anti-langue ». Des usages qui s'éloignent du normatif.

- **La fonction véhiculaire**

Le sheng, le nouchi, le camfranglais et le scamto sont à l'heure actuelle de véritables langues véhiculaires dans la mesure où ils sont utilisés dans tous les endroits (université, école, marché, transport, boîte de nuit, etc...) et dans pratiquement toutes les interactions verbales. Du fait de la forte propension des jeunes à utiliser cette forme de langage, les politiciens ne demeurent pas en reste. De plus en plus, ils s'efforcent à parler le langage des jeunes afin d'obtenir leur suffrages.

3. Structure de ces parlers

De manière générale, les parlers urbains africains sont une combinaison d'une langue occidentale et de plusieurs langues locales. C'est le cas pour le nouchi qui a pour base le français auquel s'ajoutent certaines langues locales ivoiriennes (le bété, baoulé et le dioula), langues africaines (lingala, pidgin-english du Nigéria et du Ghana). Le camfranglais est également dans cette même configuration. Il a pour langue source le français et emprunte des mots à l'anglais et aux langues camerounaises.

Les deux autres parlers de l'espace anglophones à savoir le sheng et le scamto combinent respectivement le swahili et le zulu avec l'anglais. Toutefois, des emprunts aux autres langues (luhya, kikuyu, luo et kamba [pour le sheng] et zoulou, sotho, xhosa, swati, tswana, venda, ndébélé, tsonga et l'afrikaan [pour le scamto]) dans ces 2 pays sont effectifs.

3.1 De la manipulation lexicale

Kießling et Maarten (2010 : 363) définissent la manipulation lexicale en ces termes :

They are instead manipulated, potentially on all structural levels, phonology, morphology, and in the semantico-pragmatic domain.

The linguistic strategies employed in this manipulation are not entirely different from those that are used in other situations when speakers attempt control over their language.

La manipulation linguistique s'effectue tant aux niveaux structurels, phonologie, morphologie que dans le domaine sémantico-pragmatique. La créativité et l'adaptation linguistique dont font preuve ces locuteurs sont remarquables.

Comme mentionné ci-dessus, ces 4 parlers urbains sont tous hétérogènes, car ils renferment plusieurs emprunts aux langues locales comme étrangères. Ce qui renforce leur caractère hybride. Pour étoffer leurs lexiques les parlers urbains ont recours à divers procédés morphologiques.

Premièrement, on observe l'adaptation lexicale. En effet, certains mots empruntés subissent des transformations morphologique et phonétique pour faciliter leur intégration. Nous pouvons le constater à travers les exemples³ suivants. *Buy* (acheter en anglais) en scamto devient *buya* [baja] avec l'ajout d'un morphème [a]. *Fathe* et *mathe* qui désignent respectivement *père* et *mère* en sheng sont une adaptation de mots anglais *father* et *mother*. En camfranglais, *fear* (verbe anglais) devient *fià* qui signifie *avoir peur, craindre*. Par ailleurs, ce phénomène peut être observé en nouchi avec le verbe *zyeuter* qui subit un changement phonétique qui donne *ziéter* ou (*zié* par troncation). Toutefois, il garde le même sens qu'en français, à savoir regarder, observer quelqu'un ou quelque chose furtivement. Les abréviations sont aussi de usitées comme moyen de créations lexicales. En scamto et en Sheng, par exemple, *CD* est la réduction de condom (préservatif) et *TP* désigne toilet paper (papier toilette). En nouchi, *PC* désigne une capote, un préservatif alors que *TP* signifie transport. Il est également attesté des exemples d'abréviation en camfranglais avec *PB* qui représente « problèmes » et *PM* pour « Petit Modèle » en faisant allusion aux personnes de petite taille.

La métaphore est l'une des figures de styles les plus observées dans la création lexicale dans les différents parlers urbains africains. Bon nombres d'exemples le montrent. En nouchi, il y a un vin qui porte le

3 Les mots scamto pris comme illustration sont issus de l'article de Pooe 2006.

nom de l'ancien Président ivoirien Henri Konan Bédié, le vin « Bédié ». Ce vin porte ce nom eu égard au format très petit de sa bouteille qu'on apparente à l'ex président ivoirien qui est de petite taille. En outre, Poee (2006 : 5-6) fait savoir que :

Le lexique des voitures en scamto est l'un des domaines riches en métaphores. Par exemple, la BMW série 3 E46 est couramment appelée g-string en scamto car, selon les locuteurs-créateurs, l'arrière de la voiture ressemble fortement au postérieur d'une femme portant un string. Le mot « g-string » (un sous-vêtement en anglais) devient alors une voiture en scamto.

En camfranglais tout comme en nouchi, les personnes de petites tailles et fines sont appelées des *petits modèles*. De plus en camfranglais, petit modèle désigne les bouteilles de sucrerie de 30 cl. La bouteille de bière d'un litre de Solibra était anciennement appelée le *seau d'eau* en raison de sa forme. Depuis quelques années, elle est maintenant surnommée *Drogba* en comparaison à la corpulence de ce footballeur avec le format de la bouteille présupposant une robustesse de celle-ci.

Une des manifestations de l'économie du langage est la troncation. Elle consiste selon Dumas (2008 : 139) en « la réduction d'une partie quelconque du signifiant d'un mot, sans que son signifié en souffre de façon trop importante ». Ceci dit, cette stratégie participe à amplifier le nombre de mot des parlars urbains africains. Le cas de *brother* tronqué *bro* ou *bra* en camfranglais est révélateur. Il est constaté cette même troncation du mot *brother* en scamto (*bra*) et en nouchi (*bro*) ou encore *bra* pour bras-droit (pote, ami).

4. Les perspectives

L'évolution des parlars urbains africains est, somme toute, à la fois fulgurante et surprenante. Eu égard à leur environnement et leur statut de départ, qui aurait pu leur imaginer pareil avenir. Car à l'origine ces argots et leurs utilisateurs étaient marginalisés et n'avaient que pour champ d'actions les ghettos, les faubourgs et les quartiers populaires. Progressivement, les cloisons et les préjugés se dissipent et les ces parlars s'infiltrèrent partout dans toutes les couches sociales et endroits. En essayant de deviner l'évolution de la trajectoire de ces sociolectes, il se pourrait que dans quelques années ceux-ci deviennent des vernaculaires qui supplanteront, de toute

évidence, la langue du colonisateur. C'est ce que font remarquer Kießling et Mous (2010 : 375) comme suit :

Regarding sociology, the youth in Africa could be seen to play the key-role in overcoming and transcending the linguistic relics of the colonial past by creating and promoting non-normative forms of ex-colonial languages as new horizontal media of wider communication in the cities.

La jeunesse africaine s'affiche et s'affirme de plus en plus avec sa propre identité issue des traditions et coutumes ancestrales. Ce retour aux sources est le début de la reconfiguration socio-linguistique du continent africain. Ces mutations sociologiques et linguistiques pourraient s'accroître au fil des années.

En guise de synthèse, nous proposons ce tableau ci-dessous qui marque la description de ces 4 parlers africains, l'objet de notre étude.

Sociolecte africains	Pays d'origine	Année d'apparition	Ville d'incubation	Utilisateurs
Nouchi	Côte d'Ivoire	1970	Abidjan	Jeunes et adultes
Camfranglais	Cameroun	1985	Yaoundé	Jeunes et adultes
Sheng	Kenya	1950	Nairobi	Jeunes et adultes
Scamto	Afrique du Sud	1904	Johannesburg	Jeunes et adultes (majoritairement les hommes)

Tableau 1 : Description synthétique de ces 4 parlers africains

Conclusion

En définitive, les parlers urbains africains dans leur évolution tendent à s'enraciner durablement dans les mœurs de leurs utilisateurs. Quoiqu'étant issus de pays différents, ces parlers sont nés et évoluent dans des contextes socio-linguistiques quasi-identiques (plurilinguisme). Autrefois trainés aux gémonies, ces sociolectes sont maintenant exaltés. Les jeunes africains se construisent une nouvelle identité à partir de leur propre vécu (réalités quotidiennes) et à leur convenance. Ces « anti-langues » qui

constituent des normes usuelles dans divers secteurs d'activités continuent de façon naturelle leur processus de standardisation, menaçant ainsi le leadership de la langue du colonisateur.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDULAZIZ M. H. and Ken O., 1997, "Sheng and English : development of mixed codes among the urban youth in Kenya". In *International Journal of the Sociology of Language* 125 (Sociolinguistic Issues in Sub-Saharan Africa), pp. 45-63.
- AYCARD P., 2008, *Speak as You Want to Speak: Just Be Free!, A Linguistic-anthropological Monograph of First-language Iscamtho-speaking Youth in White City, Soweto*: Master's thesis, African Studies Centre. Leiden: University of Leiden, Netherlands.
- BOUTIN A. B. et KOUADIO N. J., 2015, « Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire ». In *Blumenthal, P.* (éd.), *Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique*, p. 251-271. Berne : Peter Lang.
- BULOT T., 2004b, « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », dans *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)*, L'Harmattan, Paris, 113-146.
- BULOT T., 2004c, « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique Questionnements sur l'urbanité langagière », dans *Cahiers de Sociolinguistique* 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 133-147.
- BULOT T., Veschambre V., 2006, « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces », dans *Penser et faire la géographie sociale (Contributions à une épistémologie de la géographie sociale)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 305-324
- DODO J-C., 2015, *Le nouchi : étude linguistique et sociolinguistique d'un parler urbain dynamique*. Thèse unique de Doctorat, Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody-Abidjan, 353 P.
- DODO J-C et Allou S., 2014, « L'alternance codique et la variation du français à travers le zouglou. Quel way ? » Communication au **Colloque international : LE ZOUGLOU : Enracinement, Influences et Transcréation**, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, 17, 18,19 septembre 2014.

DODO J-C et Allou S., 2014, « Quelques manifestations de l’adverbe en nouchi » Communication au Colloque du Laboratoire des Théories et Modèles Linguistiques (LTML), *L’adverbe et ses manifestations dans les langues naturelles*. Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, 28 mai 2014.

GITHINJI P., 2006, “Bazes and Their Shiboletths: Lexical Variation and Sheng Speakers’ Identity in Nairobi”. In *Nordic Journal of African Studies* 15(4): 443–472.

GITHIORA C., 2002, “Sheng: peer language, Swahili dialect or emerging Creole?” in *Journal of African Cultural Studies* Volume 15, Number 2, pp. 159–181.

HALLIDAY, M. A. K., 1976, “Antilanguages”. In: *Languages as a Social Semiotic: The Social Interpretation of Language and Meaning*. London: University Park Press.

KIEßLING, R. et Mous, M. (2010). « Vous nous avez donné le français, mais nous sommes pas obligés de l’utiliser comme vous le voulez ». In *Youth Languages in Africa*, pp-362-377.

KIEßLING, R. and Mous, M. (2004). « Urban Youth Languages in Africa », *Anthropological Linguistics* 46, 3, 303- 341.

KOUADIO, N. J., 1990, «Le nouchi abidjanais, naissance d’un argot ou mode linguistique passagère ?», in *Des langues et des villes*, pp 373-383, Paris, ACCT/Didier Erudition

MAZRUI, A. (1995). “Slang and Codeswitching: The case of Sheng in Kenya”. In *Afrikanistische Arbeitspapiere* 42: 168–179.

MOUS M., 2009, « The development of Urban Youth Languages in Africa », in *Transferences, The expressions of Extra-Linguistic Processes in the World’s Languages*. Eumo Editorial/Universitat de Vic.

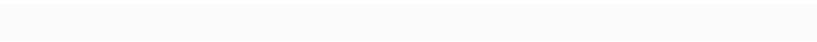
MOUS M., 2003, “The linguistic properties of lexical manipulation and its relevance for Ma’a” in *The Mixed Language Debate: Theoretical and Empirical Advances*, Matras, Yaron & Bakker, Peter (Eds), Berlin, New York: Walter de Gruyter, 209-235.

MUYSKEN P., 1997, “Media Lengua”, in *Contact Languages, a wider perspective*, Thomason Sarah (Ed). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 365-426.

POOE L. C., 2006, « Contacts des langues et identité : le rôle de l’innovation lexicale dans le cas du scamto », in : *Actes du Colloque international des Etudiants-chercheurs en Didactique des Langues et en Linguistique*. Presses Universitaires de Grenoble.

TSOFACK J.B., 2006, « Le camfranglais ou la norme du français en péril au Cameroun ? », in *Analyses (Langages, textes et sociétés)*, n° 11, Revue franco -africaine des Sciences du langage (en ligne), CPST, Université de Toulouse Le Mirail, pp. 31-50.

SPYROPOULOS M., 1987, “Sheng: some preliminary investigations into a recently emerged Nairobi street language”. In *Journal of the Anthropological Society* 18 (1): 125-136.



A propos du genre des noms en nouchi - Alain Albert ADEKPATE

Résumé

Le genre, au sens que la grammaire donne à ce terme, renvoie à la répartition en classes des noms marquées par des morphèmes particuliers (masculin, féminin et neutre) et manifestée, dans un certain nombre de langues, par des relations d'accord qu'entretiennent avec certaines classes d'unités les noms, dans la combinatoire (adjectifs, pronoms et déterminants possessifs, articles, démonstratifs etc.). Cette répartition se fonde dans une certaine mesure sur les propriétés référentielles des noms et dans une large proportion, ceux qui désignent les êtres sexués. Le nouchi, parler jeune urbain d'usage populaire en Côte d'Ivoire, est défini comme une langue mixte à base de français, de dioula et d'autres langues africaines et européennes qui se caractérise par une forte hybridation lexicale et structurelle. On peut dès lors s'interroger sur l'existence d'une norme de fonctionnement de celui-ci et particulièrement sur le fonctionnement du genre. Au-delà de l'emploi des formes nominales telles que *le mōgō* « l'homme, la personne », *le gbaément* « la parole, le discours », *le gomi* « la fille, la petite amie », *la vieille mère* « la personne de sexe féminin plus âgée », *le ken* « l'affaire, le trafic » *la tchouz* « la chaussure » etc., on peut s'interroger sur l'existence d'un procédé d'assignation de genre aux formes nominales qu'on y rencontre, que ces formes désignent des êtres sexués ou non. La question est d'autant complexe que dans la majorité des langues surtout ivoiriennes auxquelles le nouchi emprunte, la répartition des noms en genre (au sens grammatical du terme) n'est pas attestée. Le présent article essaie de rendre compte du fonctionnement du genre des noms en nouchi.

Mots clés : nom, stratégie de marquage de genre, marquage de genre par défaut, marquage par la médiation du système du français, intention cryptoludique

Abstract

Gender taken in its grammatical sense refers to the splitting of noun set into two classes signaled by specific morphemes (female, male, neutral) and expressed by several languages in the agreement relation with other word classes which the noun combine with (adjectives, pronouns and possessive complements, articles, demonstratives etc.). This splitting depends to a certain extent on the referential properties of nouns and is largely sex-based. Nouchi, a youth speech of urban area whose use is widespread in Côte d'Ivoire, is a mixed language based on french, jula and other african and european languages characterized by a tight lexical and structural hybridization. This situation amounts to question the functioning norm of nouchi as a whole and particularly that of gender. Beyond the existence of noun phrases such as *le mōgō* « the man, the person », *le gbaément* « the speech, the discourse », *le gomi* « the girl, the girlfriend », *le vieille mère* « the elder woman », *le ken* « the affair, the deal », *la tchouz* « the shoe », there's still the need to reach a comprehensive understanding of gender marking of its noun forms referring to

males and females or not. The issue is all the more complex since the majority of the languages mainly ivoirien languages from which nouchi words are borrowed lack the gender system which split noun forms into classes.

This paper is an attempt to account for the gender system functioning in nouchi.

Key words : noun, gender marking strategy, default gender marking, french system mediation marking, ludo-cryptic purpose

Introduction

Des contacts entre les langues génétiquement et structurellement distinctes peuvent naître des situations ou processus divers mettant en jeu l'hégémonie, le dynamisme et la capacité de résilience des langues en présence. Il s'agit de l'extinction des unes au profit d'une, ou le maintien de celles-ci, avec les phénomènes d'emprunt, de calque, d'alternance codique, de modification à différents niveaux des systèmes des langues impliquées. Ces contacts peuvent aboutir à l'émergence de parlers qui varient selon des paramètres sociaux tels que l'âge, l'appartenance à une classe socio-professionnelle, l'appartenance à un groupement social marginal etc. Ce dernier cas est celui du nouchi, défini à l'origine comme un parler argotique pratiqué par la pègre (S. Lafage 1991 : 97) et les enfants des rues dont certains sont des rejetés du système scolaire, dans les quartiers périphériques d'Abidjan (Z. Grékou 1987 : 17, cité par J.M. Kouamé 2013 ; N. J. Kouadio 1990) ou comme « un code secret par les jeunes de la rue » (A. B. Boutin et N. J. Kouadio 2015). Mais très vite, il se répand chez les jeunes lycéens et étudiants des zones urbaines de la Côte d'Ivoire, où il assure avec succès la fonction véhiculaire.

L'un des écueils auxquels se heurtent les recherches qui tentent de décrire le fonctionnement interne du nouchi demeure la question de sa norme. Celle-ci reste jusque-là difficile à appréhender en raison de la très forte hybridation ou mixité et l'inaccessibilité au contenu de ses formes par un non-initié (emprunts à diverses langues locales, africaines et européennes, création de formes nouvelles par troncation (suppression), affixation, glissement sémantique, néologie, substitution etc.). Cela peut expliquer la difficulté à définir les limites claires du nouchi relativement au français populaire ivoirien (A. L. Aboa 2011 : 50), au français populaire africain ou français des rues, et à le catégoriser en tant qu'idiome (A. B. Boutin et N.J. Kouadio 2015 : 262-267). A. L. Aboa (2011 : 49-50) ne fait-il pas remarquer, tout comme N. J. Kouacou (2015 : 84), le

caractère instable de ce parler marqué par un « foisonnement extrême », avec un « fonctionnement qui frise l’anarchie », par « son extrême instabilité » et par le fait que « beaucoup de mots et expressions y ont une durée limitée » ?

Cette communication est une contribution, un essai d’explication du fonctionnement du genre, catégorie grammaticale qui sous-tend la répartition des unités nominales en classes de noms de genre féminin, d’une part et de genre masculin d’autre part, ainsi que l’attestent les termes nouchi *le ken* [ken] « l’affaire », *le gbaément* [gbaema] « le discours », *la gnanhin* [ɲaɪ] « l’amante plus âgée que le partenaire », *le gbohin* [gbɔɪ] « le groupe de personnes, l’assemblée », *le soutrali* [sutrali] « l’aide, le soutien », *le / la gomi* [gomi] « la petite amie, compagne », *le gri-gra* [grigra] « la débrouillardise, l’expédient », *le djassa* [jasa] « le marché », *le bara* [bara] « le travail, l’activité (professionnelle) » etc. On peut alors s’interroger sur le principe ou critère qui sous-tend le fonctionnement du genre des noms surtout pour ceux empruntés aux langues qui ne font pas de distinction de genre tels que *gnanhin* [ɲaɪ] (du bété *niāji*), *soutrali* [sutrali] (du dioula *sútrá* « apporter une aide, un soutien » + le dérivatif nominal *lí*), *bara* (du dioula *bárá* « travailler »). Peut-on postuler que le marquage de genre procède de l’arbitraire ou d’une régularité fonctionnelle? Notre hypothèse est que, sur la base d’une répartition dans des catégories conceptuelles +Humain vs. – Humain, puis -Humain concret vs. –Humain abstrait, les locuteurs du nouchi semblent mettre en jeu plusieurs stratégies de marquage de genre par 1) l’emploi du genre masculin par défaut, 2) par la médiation du système du français standard, 3) par le recours à l’intention crypto-ludique. Nous inscrivons cette étude dans le cadre de la linguistique cognitive notamment la théorie qui met en corrélation les catégories conceptuelles, c’est-à-dire l’ensemble des classes des expériences vécues, de la vision du monde, et des catégories linguistiques, c’est-à-dire les moules structuraux d’expression formels des premières, à travers les langues (N. Delbecq 2010 : 17-43).

Après avoir défini la méthodologie de collecte et d’analyse des données et présenté le corpus de l’étude, nous ferons l’exposé de

généralités sur le nouchi et la notion de genre, avant enfin, d'analyser et d'interpréter les faits.

1. Méthodologie

Cette étude repose sur un corpus de base de 50 items nominaux que nous avons constitué, au cours de la recherche documentaire relative aux travaux sur le nouchi, c'est-à-dire des articles scientifiques relativement récents (S. Lafage 1991, M. B. Ahua 2008, A. L. Aboa 2011, J. M. Kouamé 2012, 2013, N. J. Kouacou 2017, C. Brou-Diallo 2008) et une thèse (N. J. Kouacou 2015) dans lesquelles nous avons pu trouver de nombreux exemples illustrant l'emploi de noms accompagnés d'une marque déterminative de genre. À côté du corpus établi à partir de la recherche documentaire, nous avons pu constituer au corpus annexe constitué de d'énoncés nouchi entendus au cours d'observations directes de jeunes conversant à différents lieux sur le campus universitaires, dans les gares de transport en commun (woro-woro). Ce corpus a permis de confirmer ou infirmer l'hypothèse que nous avons formulée pour rendre compte des faits.

En observant les données collectées, nous pouvons nous rendre compte, à la suite de M. B. Ahua (2008 : 136), que les formes nominales du nouchi, à l'instar des autres classes de mots, sont essentiellement de deux types : celles qui ont fait l'objet d'emprunt à d'autres langues, ayant subi ou non des modifications formelles et celles qui sont des créations authentiques nouchi. Par ailleurs, nous pouvons voir, comme nous l'indiquons plus haut, que ces formes nominales se laissent globalement ranger dans trois catégories conceptuelles de l'univers des expériences. Ce sont la catégorie des humains qui, étant des êtres sexués, se répartissent en humains de sexe mâle (masculin) et humains de sexe femelle (féminin) ; la catégorie des entités non-humaines concrètes et celle des entités non-humaines abstraites. Autrement dit, pour désigner les humains de sexe mâle, le nouchi peut avoir recours à une forme d'emprunt telle que *padre* [padre] (< esp.)¹ « père » ou *koro* [kòrɔ] (< dioul.) « personne plus âgée, aîné », ou une forme authentique comme *gaou*

1 Nous retenons les abréviations suivantes pour les langues sources d'emprunt : esp. = espagnole, Angl. = anglais, fr. = français, dioul. = dioula, Baoul. = baoulé, bét. = bété. Mais si nécessaire, nous retenons l'abréviation auth. pour les formes authentiques du nouchi.

[gau] « péquenaud, rustaud, naïf ». Et les personnes humaines de sexe féminin peuvent être désignées par une forme d'emprunt *mouso* [mùsò] (< dioul.) « petite amie, épouse », ou par une création authentique telle que *djague* [jaɡ] « petite amie ». De même, l'on pourra employer une forme d'emprunt comme *lalé* [lalē] (< bét.) « téléphone portable » ou une forme authentique nouchi *gbév* [ɡbev] « bouche », pour désigner une entité non-humaine concrète. Et il est possible qu'une entité non-humaine abstraite soit désignée par une forme d'emprunt comme *bara* [bára] ou une forme authentique *ken* [kɛn].

Il est bon d'indiquer que ce qui vient d'être dit représente les possibilités théoriques d'expression linguistique offertes à chaque catégorie conceptuelle. Ainsi, il est donc possible qu'une entité humaine de sexe masculin puisse être exprimée par une forme d'emprunt mais pas par une forme authentique et vice-versa ; ou encore qu'une entité non-humaine ne soit rendue que par une forme authentique nouchi mais pas par une forme d'emprunt etc. Pour la clarté de notre exposé, nous présentons dans le tableau en annexe les 50 items nominaux retenus pour le corpus, en prenant soin d'en indiquer les catégories conceptuelles, les langues sources, leur structure morphologique, leurs contextes d'emploi et, le cas échéant, les sources documentaire.

2. Généralités

Dans cette section, nous nous attèlerons d'abord à rappeler brièvement les circonstances de l'émergence du nouchi dans le paysage linguistique de la Côte d'Ivoire, les facteurs de son expansion et les fonctions qu'il y remplit. Ensuite, nous aborderons la notion de genre, vu son importance dans la présente réflexion.

2.1. Le nouchi : naissance, diffusion et fonctions

Il n'est pas superflu de rappeler que l'histoire de la naissance du nouchi se confond presque avec celle d'une jeunesse dont une frange déscolarisée se sent abandonnée, « trahie » par un système politique qui ne semble pas apporter des solutions aux chômage, difficultés socio-économiques auxquelles elle est confrontée, vers la fin des années 70 et début des années 80. Face à ce mal-être social, les jeunes entrent dans une sorte de « rébellion » pour exprimer leurs « récriminations », d'abord dans « leur milieu familial » puis « dans

le rue et l'espace public », par le biais de ce parler qui devient l'une des « voies de revendication populaire et d'affirmation identitaire » (J.-M. Kouamé, 2013 : 74).

Le nouchi naît donc un espace plurilingue et pluriethnique caractérisé par la coexistence d'une soixantaine de langues-ethnies dont aucune n'est dominante, avec le français qui a le statut de langue officielle, et des langues venues d'autres pays d'Afrique (Guinée, Mali, Burkina-Faso, Ghana, Nigéria, Niger, Cameroun, Congo, Sénégal etc.) et d'Europe (Angleterre, Espagne, Allemand) et d'Asie Liban, Chine). Ces langues sont pratiquées à différentes échelles, selon leur statut en Côte d'Ivoire (langues d'enseignement ou non) et le nombre de leurs locuteurs. Dans un tel contexte, du contact entre ces langues et la langue officielle naissent des variétés locales du français, formes diverses d'appropriation locale du français dont fait partie le nouchi. La (morpho-)syntaxe du nouchi a comme base le Français Populaire Ivoirien (A ;L. Aboa 2011 : 50). Cependant, c'est au niveau du lexique que le nouchi révèle l'extrême activité de création et l'inventivité de ses locuteurs, par le recours à une diversité de procédés de création (dérivation, composition hybrides, emprunts, clagues, néologies de forme et de sens etc.). D'emploi limité à des jeunes de la rue qui partagent les mêmes valeurs, attentes et conceptions, le nouchi va gagner très rapidement les masses de plus en plus nombreuses de jeunes des collèges, lycées et universités du pays. Sa diffusion est donc favorisée par l'importance numérique des jeunes des milieux urbains par rapport à la population totale. Elle est aussi le fait de la grande audience auprès des jeunes et de l'adoption des nouvelles musiques urbaines telles que le zouglou qui sert de canal d'expression du vécu des ivoiriens. On peut aussi évoquer le développement des Tics dont les jeunes sont de grands amateurs.

J.-M. Kouamé (2012 : 74) donne du nouchi trois fonctions essentielles. Il s'agit d'abord de la fonction cryptique liée à son caractère opaque, hermétique originel. Il est pratiqué par des individus comme code de secret destiné à faire véhiculer des messages auxquels n'ont accès que les seuls membres du groupe. Ensuite, la fonction identitaire car c'est un « *signum social* », un signe d'appartenance à un groupe dans lequel des membres de la

société se reconnaissent. Enfin, le nouchi remplit une fonction véhiculaire en ce sens qu'il facilite les échanges entre les jeunes, les membres du corps social concurremment à la variété de français local qui remplit cette fonction depuis toujours.

2.2. Notion de genre grammatical

Le genre grammatical est une catégorie dont la plus banale expression est la répartition en classes des formes nominales d'une langue. Certaines langues comme le français, l'espagnol retiennent les genres masculin et féminin, tandis que d'autres comme l'allemand retiennent en plus des deux premières le genre neutre. Cette distinction de genre grammatical n'a pas de fondement véritable et ne recouvre que très partiellement la distinction de sexe entre mâle et femelle dans la réalité extra-linguistique (O. Jespersen, 1971 : 317-343 ; J.-C. Pellat et al. 1996 : 172). Les supports d'encodage du genre sont les modalités nominales (D. Costaouec et F. Guérin, 2007 :112). Ils sont aussi appelés morphèmes marqueurs. Dans l'usage linguistique, le genre va se manifester à travers les marques d'accord entre les formes nominales et les formes appartenant à d'autres classes d'unités. C'est le cas par exemple en français où le nom, selon qu'il relève du genre masculin ou féminin va régir l'accord de l'adjectif, du démonstratif, de l'article avec lequel il se combine. *Le /un /ce bateau vs. la/ une/cette femme.*

La question du genre se pose pour le nouchi dont N. J. Kouacou (2017), seul auteur à s'y intéresser, essaie de montrer le caractère relativement arbitraire du fonctionnement, passant en revue les différents cas d'emploi du genre en nouchi au regard de la norme en français standard. Il parle de « manifestation du genre par dérivation », laissant sous silence l'exemple du nom *kôrôni* « sœur aînée » dont la base *kôrô* « aîné » est empruntée au dioula (p.110). Il parle du genre masculin de noms d' « origine inconnue » où le genre féminin se manifeste par la dérivation avec des affixes indiquant le genre féminin. Il évoque aussi l'« ambiguïté du genre » (p.112) pour parler de l'emploi des noms sans morphème marqueur, des noms à double genre pour les noms de création authentiques (*le/la gomi*) ou d'emprunt (*un/une atchèbè*). Et enfin, il évoque la question de « la

mutation du genre nominal » où il est question de « noms dont le genre ne se conforment pas à leur signifié » (p.113).

Face à ces difficultés, nous proposons, dans la discussion qui suit, une alternative pour rendre compte du marquage su genre en nouchi.

3. Essai de d'analyse et d'interprétation du marquage du genre en nouchi

Nous avons dit plus haut que dans la cadre de l'analyse des faits, nous postulons pour le nouchi trois catégories conceptuelles à savoir celle des humains (de sexes féminin et masculin), celle des entités non-humaines concrètes et celle des entités non-humaines abstraites. Nous avons aussi indiqué que les formes nominales du nouchi sont de deux types : les formes d'emprunt et les formes de création authentique. Nous avons indiqué que le marquage du genre en nouchi s'opère par le jeu complexe de trois stratégies qui sont : 1) le choix du genre masculin par défaut, 2) le choix du genre par la médiation du système du français standard, 3) la prise en compte de l'intention crypto-ludique de l'énonciateur. Sur cette base, nous pouvons faire les analyses qui suivent.

Le marquage de genre n'étant pas le même en nouchi que dans les langues où il est attesté, et encore moins pour toutes les formes nominales, nous examinerons d'abord le cas des emplois que nous considérons comme caractérisés par l'ambiguïté du marquage du genre, avant d'aborder celui des emplois qui nous paraissent dépourvus de toute d'ambiguïté et dont nous pouvons, par conséquent, plus aisément rendre compte au moyen du jeu des stratégies que nous venons d'exposer.

3.1. Le marquage ambigu du genre : les noms à genre double

Le tableau d'items en annexe (p.) fait apparaître une illustration de l'emploi de chacun des noms accompagné d'une modalité antéposée (article (in)défini, possessif). Dans leur emploi, ces formes n'apparaissent pas toujours pourvues d'une unique modalité antéposée. Ainsi, il peut arriver qu'elles soient employées avec la modalité *là* postposée, en plus d'une modalité antéposée. Cet emploi est illustré par les exemples en (16), (19) et (29). Mais on pourrait tout aussi avoir le cas où le nom est uniquement postposé de *là*, comme il apparaît dans *Ood'hui là, vié père là a dja foule dèh*

« Aujourd’hui, le montor /l’ainé était vraiment hors de lui ! », *Djo, gomi là est calé* « Mon cher ami, la petite amie est là », *Môgô là est un gazeur* « Ce monsieur est un noceur/ un bon vivant », *Réad* (regarde) *gbév là* « Observe bien cette (espèce) bouche » respectivement en (3), (10), (16) et (21). Il est aussi possible que le nom soit dépourvu d’une quelconque modalité pour signifier souvent mais pas toujours un emploi générique (tenant compte du contexte d’emploi), *Wahi* (voici) *gô de mon vié père !* « Voici une petite amie de mon montor / aîné », *Yé* (je) *si (suis) venu aec* (avec) *gnanhi* « Je suis venu avec une compagne (plus âgée que moi) », *Moi ai (j’ai) bara, faut donner djê* « J’ai travaillé, j’exige une (quelconque) somme d’argent en guise de paie », *Moi ai togo* « Moi, j’ai cent frs », *Ti (tu) m’as donné crika non ?* « N’est-ce pas que tu m’as remis 1000 frs ? » respectivement en (5), (18), (25), (26), (28). Les trois emplois précités sont bien caractéristiques de l’emploi des formes nominales du nouchi, relevés par S. Lafage qui semble en attribuer la source au Français Populaire Ivoirien, forme de « parler franco-ivoirien national » né dans les années 70 (1991 :96).

En dehors de ces cas, il y a des noms qui s’emploient aussi bien avec le marqueur de genre masculin que celui du genre féminin. Ce cas est illustré par (10) mais aussi avec le nom *mouso* (en 11) qui peut aussi s’employer au féminin (*la mouso*). N. J. Kouacou (2017) fait largement reposer l’analyse du genre en nouchi sur des critères formels. Aussi, parle-t-il de « Le genre en nouchi suivant la forme traditionnelle » (pp. 110-110), pour ceux des noms qui ont recours à des affixes ou formes d’origine française ou assimilés, et de « Le genre arbitraire en nouchi » (pp.110-114). C’est dans ce dernier cas qu’il classe les faits d’emploi de nom avec un « genre double » tels que *un / le gomi* ou *une / la gomi*, *un / une atchèbè*, *un / une djandjou*, *un / une maplahou* auxquels il donne comme explication tantôt le fait que ces faits concernent « des termes féminins à l’origine... » qui ne portent « pas exclusivement le genre féminin » (p.112), tantôt le fait que « ces noms n’ont de genre intrinsèque » (p.113). Les emplois des noms nouchi *atchèbè*, *maplahou*, *djandjou* sont comparables à ceux des noms du français dits épiciens (J.-C. Pellat et al. op. cit.), c’est-à-dire des formes uniques désignant des référents différents de genre aussi bien masculin que féminin (*un / une enfant*, *un / une concierge*, *un / une élève* etc.). Le cas le plus

problématique reste celui des noms *gomi*, *moussou* dont l'emploi indique qu'ils renvoient chacun à un même référent indépendamment de la marque de genre utilisée. La première explication plausible se rapporte aux conditions d'émergence du nouchi que plusieurs auteurs présentent comme la conséquence d'une situation d'« insécurité linguistique » (S. Lafage 1991 : 96), qui en plus d'être perçue comme un sentiment d'« incertitude » devant le sentiment d'usage normé de la langue, doit, selon N. J. Kouadio doit être perçue comme « un parti pris délibéré de refuser de se plier aux diktats d'une norme devenue évanescence que l'école n'arrive plus ni à reproduire ni à défendre » (2006 :190). Il s'ensuit donc que l'emploi indifférent de la marque de genre tantôt masculin tantôt féminin apparaît comme symptomatique du sentiment d'insécurité linguistique chez les nouchiphones. Mais cette explication ne résiste pas à la question de savoir pourquoi ce type de marquage de genre est limité à seulement quelques noms. Qu'est-ce que ces noms ont de particulier qui permette qu'ils soient employés de cette façon plutôt d'une autre façon ? L'explication se trouve donc ailleurs.

3.2. Les noms désignant des humains

Nous postulons que pour cette catégorie de noms, à l'exclusion bien-sûr des noms propres, l'énonciateur a recours à la stratégie de médiation du système du français. Ici, le terme nominal, qu'il soit authentique ou emprunté, est affecté d'un genre par référence à son signifié en français. Ainsi, en est-il des formes de 1 à 7, 12 à 14 et 16 à 20. La stratégie de marquage de genre par la stratégie de médiation du système du français est confirmée par l'exemple 34 où est employé avec le genre féminin le nom (*La*) *cotché* « (la) voiture », emprunté à l'espagnol *coche* où il a attesté avec le genre masculin (*El coche*).

Mais la possibilité existe pour certains noms d'être affectés du genre féminin en variant simplement l'affixe indicateur de genre quand cela est permis. C'est le cas dans l'exemple 15 par opposition à 7 et l'exemple 16 où on peut avoir *la gazeuse*. Dans ces cas, pour le marquage de genre, l'énonciateur a recours à la stratégie de médiation du système morphologique du français.

L'exemple 10, où nous avons un nom de formation authentique, peut s'expliquer par la mise en jeu des stratégies de marquage par défaut, puis celle de la médiation du système sémantique du français : le nom est d'abord affecté par défaut de l'article masculin *le*. Le recours à la stratégie de la médiation du système du français implique en plus l'emploi de l'article féminin *la*. On peut noter aussi qu'à travers l'emploi de l'article masculin *le* par défaut, rentre en jeu l'intention crypto-ludique qui vise à masquer ou rendre opaque le référent du nom visé, donc à le rendre non-identifiable par toute personne autre que le(s) co-énonciateur(s) du même groupe. Cela traduit la réalité de la fonction grégaire vécue par les membres d'un même groupe que S. Lafage (1991, op. cit.) a relevée. C'est le même procédé qui est à l'œuvre dans l'item 11 où *moussou* qui désigne un référent féminin est plutôt affecté d'un marqueur masculin *le*, par défaut, mais peut tout aussi admettre la modalité de genre féminin *la*, par référence au signifié de ce nom en français standard (stratégie de médiation du système sémantique du français). En poussant plus loin l'analyse, on peut faire l'observation que l'intention crypto-ludique qui sous-tend l'emploi du marqueur de genre masculin s'accompagne de l'activité cognitive de re-catégorisation du référent humain féminin dans celle d'objet non-humain associé à la fonction d'objet banal de satisfaction du besoin libidinal.

L'intention cryptique rend d'autant plus opaque le référent du nom en (8) que le signifié dans la langue source n'a aucun lien avec le référent visé en nouchi. Et cette intention cryptique s'accompagne d'une valeur ludique, par le jeu de mots entre *bois* [bwa] et la première partie de *boizizi*, patronyme du jeune tunisien qui s'est immolé le 4 janvier 2011 et dont le décès fut à l'origine de la grande révolution tunisienne. Selon N. J. Kouacou (2015 :147-148), le terme *bois* est aussi attesté en nouchi, en milieu étudiantin, avec l'article de genre masculin pour désigner « femme ou fille à draguer, à qui l'on fait des avances ». Par une relation d'antonymie réciproque est créé le terme *pointeur* « dragueur, qui fait la cour à une fille », en référence à la métaphore de « celui qui fait un pointage, c'est-à-dire l'action d'amorcer des trous (dans un bois par exemple) avec un clou à l'aide d'un marteau ». La femme ou la fille qui fait l'objet de drague est perçue donc comme du bois que le 'pointeur' essaie de fixer avec un clou, à l'aide d'un marteau. Par cette stratégie l'énonciateur

détourne l'attention de toute personne autre que son interlocuteur du même groupe vers un référent différent de celui qu'il vise effectivement.

La forme épïcène *koutrou* de l'item 17 peut recevoir aussi bien le genre masculin que le genre féminin, à travers la stratégie de la médiation du système du français standard.

3.3. Les noms désignant des non-humains concrets

Les noms du nouchi empruntés aux langues africaines (cf. items 23, 29, 31, 32) reçoivent systématiquement le genre masculin par défaut. Il en va de même pour ceux qui sont de création authentique en 21-22, 24-28 et 30. Les noms désignant les valeurs comptables, *togo* « cent francs », *gbon* « cinq cents francs » et *crika* « mille francs », sont perçus chacun comme un moyen, un support unique de paiement associé à une seule valeur. La forme d'emprunt à l'anglais *Tchouz* « chaussure » (< angl. *Shoes*), à l'item (35), est marqué du genre féminin, par médiation du système lexical du français standard dans lequel *chaussure* est classé comme étant de genre féminin. La forme d'emprunt *cotché* « voiture » empruntée à l'espagnol *coche* (cf. item (34)), où il est de genre masculin, est marqué en nouchi du genre féminin, par la stratégie de médiation du système lexical du français standard où *voiture* est attesté comme nom de genre féminin.

3.4. Les noms désignant des non-humains abstraits

Les noms de la catégorie des non-humains abstraits se répartissent en deux groupes : ceux de forme simple et ceux de forme complexe. Les noms simples de création authentique ou empruntés au français, à l'anglais et à des langues africaines, tels que *ken* (item 36), *drap* (item 40), *bara* (item 42), *wan(o)* (item 44), *attalaku* (item 48), *douahou* (49), sont affectés du genre masculin, par défaut.

Les noms complexes dérivés à partir d'une base authentique (ex. *gbaher* « parler discourir », par l'adjonction d'un suffixe de nominalisation de genre masculin français tel que *-ment*, sont naturellement marqués du genre masculin (item (39)). A l'inverse, les noms dérivés à partir d'une base authentique ou empruntée, par adjonction d'un suffixe de nominalisation de genre féminin, sont marqués du genre féminin (cf. item (47), *kpatance* « beauté », à

partir de l'igbo *kpata* « joli, bien, beau »). Pour ces deux cas, le marquage de genre procède de la stratégie de médiation du système morphologique du français standard.

Les noms complexes de base authentique ou empruntée au dioula, avec un suffixe de nominalisation d'origine dioula tel que – *li* et – *ya* sont par défaut marqués du genre masculin, la répartition en genre des noms étant inexistant en dioula (cf. items 37, 38, 41, 43, 50).

Les noms complexes obtenus par redoublement partiel (item (37)) ou total (item (45)), à partir d'une base empruntée au dioula ou authentique, sont aussi marqués du genre masculin, par défaut.

Enfin, à partir d'une base adverbiale *blê* « doucement » empruntée au baoulé, le nom *blémou* « paix » est dérivé, par adjonction du suffixe de nominalisation authentique nouchi –*mou*, et reçoit la marque de genre féminin. Au regard du mode usuel de dérivation des noms nouchi, c'est-à-dire par adjonction d'un suffixe d'origine française ou dioula, ce que nous observons avec ce nom est un cas rarissime. Les réflexions et discussions sur le genre en nouchi étant en cours, un tel suffixe ne saurait être perçu comme indicateur du genre des noms qu'il permet de dériver. Quelle explication peut-on donner au choix du genre féminin pour *blémou* ? En nous fiant à la traduction, nous sommes amené à faire l'hypothèse qu'ici, la stratégie de la médiation du système lexical du français standard est à l'œuvre car le nom *paix* est de genre féminin en français standard. Cette hypothèse est par ailleurs vérifiée au regard de la dérivation d'une forme nouchi *guélé mou* « bouche de forme allongée, à la manière d'un bec », à partir de la base nominale aussi attestée en nouchi, *guéle* [gel] issu du français *gueule* (féminin), selon un procédé similaire. Toutefois, la forme dérivée est cette fois affectée du genre masculin comme l'est la base dont elle est issue. En nouchi, on dira *Réad son guéle* ou *Réad son guélé mou* « Observe sa bouche ! ». Dans ces exemples, le marquage du genre procède de la stratégie crypto-ludique. En effet, l'emploi du nom *guéle*, au regard du sens qu'a ce terme en français standard, est perçu comme ayant un sens péjoratif voire injurieux à l'égard des personnes auxquelles il s'applique.

Conclusion

La réflexion sur le marquage du genre en nouchi à laquelle nous nous sommes livré a permis d'observer le marquage de genre en nouchi n'est pas arbitraire mais obéit à trois stratégies qui sont le marquage du genre masculin par défaut, le marquage par la médiation du système du français standard et la stratégie crypto-ludique. Cette étude a montré la prédominance du marquage de genre par défaut et par la stratégie de la médiation du système du français pour les trois catégories de noms, l'intention crypto-ludique n'intervenant que dans le cas particulier et limite des noms relevant du domaine des relations d'amour, des rapports sexuels (pour désigner autrement la petite amie). Elle a aussi montré que le nouchi n'a pas de marques de genre qui lui sont propres mais a recours à celles du français standard (*le, la, un, une*, pour les noms au singulier) dont les nouchiphones font un emploi ancré dans leur univers discursif, communicationnel et reflétant la fonction véhiculaire de ce parler (S. Lafage 1991, N. J. Kouadio 2006 : 177, J.-M. Kouamé 2012 :74). Ce marquage de genre s'inscrit donc dans le processus d'appropriation endogène de la norme du français standard. On peut dire que c'est dans ce processus d'appropriation que les locuteurs de ce parler jeune ont développé ces stratégies mais celles-ci restent encore relativement systématisées, la structure de ce parler étant elle-même sujette à des variations.

Du point de vue cognitif, nous pouvons inscrire les stratégies développées dans le cadre du marquage du genre en nouchi dans une hiérarchie cognitive de niveau d'élaboration. En effet, la stratégie de marquage par défaut représente dans cette hiérarchie le faible niveau d'élaboration car ici, il y a une sorte d'emploi systématique du genre masculin. Celle du marquage basée sur l'intention crypto-ludique représente le plus haut niveau d'élaboration car il s'agit pour les locuteurs de chercher un moyen d'éviter ou de 'contourner' la facilitation du mode d'accès au référent effectivement visé, par toute personne extérieure à leur communauté. Le marquage du genre la médiation du système du français intervient à un niveau intermédiaire entre les premières citées. Il s'agit ici, de se référer aux systèmes morphologique, sémantique et lexical du français standard.

La réflexion sur le genre en nouchi n'est pas épuisée, en raison du fait que le nouchi est un parler jeune en continuelle évolution et de la

grande diversité de ses locuteurs. Dans cette perspective, le débat sur la norme dans le nouchi en général pourrait apporter des éclairages utiles.

Annexes

		Items	Illustrations
CATEGORIE DES HUMAINS	(1)	<i>padré</i> [padre] (< esp.) « père »	<i>A lère-là</i> (l'heure-là) <u>mon padré</u> est trop esprit « Mon père est très vigilant en ce moment (envers moi) » (N. J. Kouacou, 2015 : 104)
	(2)	<i>koro</i> [kɔrɔ] (< dioul. <i>kòrɔ́</i>) « Homme plus âgé, aîné »	<u>Mon koro</u> , c'est como ? « Cher aîné, quelles sont les nouvelles ? »
	(3)	<i>Vié père</i> [vjepe :] (< fr.) « Aîné, homme plus âgé »	<i>Ood'hui là</i> , <u>le vié père</u> a dja foule déh « Aujourd'hui, le montor /l'aîné était hors de lui ! »
	(4)	<i>Vielle mère</i> [vjejmɛ:] (<fr.) « Aînée, femme plus âgée »	<i>Faut pousser</i> , <u>la vielle mère</u> va monter « Pousse-toi, pour permettre à la femme (pus âgée) de monter »
	(5)	<i>Go</i> [go] (< auth.) « petite amie, compagne, fille »	<i>Wahi</i> (voici) <u>la go</u> de mon vié père ! « Voici la petite amie de mon montor / aîné »
	(6)	<i>Gars</i> [ga:] (< fr.) « le petit ami, l'ami, l'alter-égo »	<i>Boby</i> , lui c'est <u>mon gars</u> ! « Boby, lui c'est mon meilleur ami /alter-égo »
	(7)	<i>Kpèkpèro</i> [kpekpero] « filleul, cadet » (< auth.), de <i>kpè-kpè</i> + <i>-r-o</i> (suff.)	<i>Toi, ti</i> (tu) es <u>mon kpèkpèro</u> ou bien ? « Toi, il vaudra mieux que tu saches que tu es mon filleul ? »
	(8)	<i>Bois</i> [bwa] (< fr.) « petite amie, compagne »	<i>Toi, laisse ça</i> ! c'est <u>mon bois</u> « Toi, laisse tomber, c'est petite amie »
	(9)	<i>Boizizi</i> [bwazizi] (< fr.) « jeune fille, petite ami, compagne »	<u>Le boizizi</u> a trop mangé dans lui « la jeune fille l'a dépouillé financièrement » (N. J. Kouacou, 2017 : 113)

	Items	Illustrations
(10)	<i>Gomi</i> [gomi] (< auth.) « petite amie, compagne »	<i>Djo, le/la gomi est calé</i> « Mon cher ami, la petite amie est là »
(11)	<i>Mouso</i> [mùsò] (< dioul.) « petite amie, épouse, concubine »	<i>Et le mouso, è (elle) dit quoi ?</i> « Et ta petite amie, qu'est-ce qu'elle dit ? » (N. J. Kouacou 2017 : 113)
(12)	<i>Djassaman</i> [jasaman] (< auth. de <i>Djassa</i> « marché » + <i>-man</i> « suff. ») « commerçant »	<i>Ce gars-là, c'est un djassaman, à Djatala</i> « Ce monsieur est un commerçant à Adjamé »
(13)	<i>Guerrier</i> (< fr.) « un bon débrouillard, un battant »	<i>Faut pas béhou hein ! Tu es un guerrier, non ?</i> « Ne fuis pas ! N'est-ce pas que tu es un dur ? »
(14)	<i>Bagnon</i> [baɲɔ̃] (< du bét. <i>bānɔ̃</i>) « bel homme »	<i>Ça, c'est un bagnon</i> « Il est bel homme » (B. M. Ahua, 2008 : 138)
(15)	<i>Kpèkpèrette</i> [kpekperɛt] (< auth.) « filleule, cadette », de <i>kpè-kpè-r-ette</i> (suff.)	<i>Celle-là, c'est une de mes kpèkpèrettes</i> « Celle-là, c'est une de mes filleules »
(16)	<i>Gazeur</i> [gaze:] (< fr.) « nonceur, bon vivant », de <i>gaz</i> + <i>-zeur</i> (suff.)	<i>Le môgô là est un gazeur</i> « Ce monsieur est un noceur/ un bon vivant »
(17)	<i>Koutrou</i> [kutru] (< auth.) « homme ou femme riche, nanti »	<i>Le koutrou est popodipo</i> « L'homme riche est bien installé »
(18)	<i>Gnanhi</i> [nɔ̃ɔ̃ɔ̃] (< bét.) « femme, amante plus âgée »	<i>Yé (je) si (suis) venu aec (avec) ma gnanhi</i> « Je suis venu avec ma compagne (plus âgée que moi) »

	Items	Illustrations
	(19) <i>Po</i> [po] (< fr. troncation de <i>policier</i>) « policier »	<i>Le po là a kpa le chauffeur</i> « le policier a attrapé le conducteur »
	(20) <i>Madre</i> (< esp.) « mère »	<i>Ma madre est partie au bara</i> « Ma mère est partie au travail »
CATEGORIE DES NON-HUMAINS CONCRETS	(21) <i>Gbév</i> [gbev] (< auth.) « bouche »	<i>Réad</i> (regarde) <i>son gbév</i> « Observez bien sa (vilaine) bouche »
	(22) <i>Kalba</i> [kalba] (< auth. de la troncation du fr. <i>caleçon</i>) « caleçon, dessous »	<i>La go a dédja le kalba</i> « La fille a baissé le caleçon/ dessous »
	(23) <i>Gloglo</i> [gloglɔ] (< dioul. <i>lógólógó</i>) « recoin, coin, endroit peu recommandé » (cf. R. E.C. Kouamé, 2016 : 143)	<i>Yai (j'ai) kpa le môgô dans un glôglô à djamtala</i> « j'ai retrouvé le monsieur dans un coin à Adjamé »
	(24) <i>bé</i> [be] (< auth. troncation de <i>bédou</i>) « porte-monnaie »	<i>Vié père juge, toi-même tu vois, blanco là dit que moi j'ai monmon son bé, orqué son bé était en réano</i> « M. le juge, voyez vous-même, ce Blanc dit que j'ai volé son portefeuille, alors que celui-ci se trouvait dans sa poche arrière » (Brou Diallo, :29
	(25) <i>djêh</i> [jɛ] (< auth.) « argent »	<i>Moi ai (j'ai) bara, faut donner le djê</i> « J'ai travaillé, j'exige la paie »
	(26) <i>togo</i> [togo] (< auth.) « 100 frs »	<i>Moi ai in (un) togo</i> « Moi, je n'ai que cent frs »

	Items	Illustrations
(27)	<i>gbon</i> [gbɔ] (< auth.) « 500 frs »	- <i>Ti as combien là-bas ?</i> « Tu disposes de combien ? » - <i>Yai (j'ai) in gbon</i> « J'ai cinq cent frs »
(28)	<i>Crika</i> [krika] (< auth.) « 1000 frs »	<i>Ti (tu) m'as donné un crika non ?</i> « N'est-ce pas que tu m'as remis 1000 frs ? »
(29)	<i>Djôrôkô</i> [ɔrɔkɔ] (< agni, nzéma) « chaîne (bijou) »	<i>Le môgô a monmon mon djôrôkô là</i> « Le monsieur m'a chopé ma chaîne (bijou), en question »
(30)	<i>(G)bao</i> [(g)baɔ] (< auth. de onomatop.) « arme à feu »	<i>Quand ai vu le (g)bao du ga, y'ai fraya</i> « Lorsque j'ai aperçu l'arme à feu du monsieur, j'ai pris la fuite »
(31)	<i>Bôrô</i> [bɔrɔ] (< dioul. bôrɔ) « sac, paquet »	<i>Djo, le coin est zoo !!! Réade (regarde) le bôrô de go là !</i> « Cher ami, cet endroit est intéressant ! Apprécie ce groupe de filles ! »
(32)	<i>Gbô</i> [gbɔ] (< bét. gbɔ « poing ») « salut fraternel »	<i>Prends mon gbô</i> « Reçois mes salutations ! »
(33)	<i>Gbôhin</i> [gbɔi] (<auth.) « groupe, de personnes ou de choses »	<i>Réad le gbôhin de go qui arrive làl</i> « Regarde bien le groupe de filles qui arrive ! »
(34)	<i>Cotché</i> [koce] (< Esp. coche) « Voiture »	<i>Faut din la cotché, elle est mal grave</i> « Admire cette voiture, qu'est-ce qu'elle est belle ! » (N. J. Kouacou 2017 : 105)
(35)	<i>Tchouz</i> [tʃu:z] (< Angl. shoes) « chaussure »	<i>Réade (regarde), sa tchouz est kpata hein !</i> « Regarde, sa chaussure est vraiment belle ! »

	Items	Illustrations
Z	(36) <i>ken</i> [kɛn] (< auth.) « affaire »	<i>Viens yè</i> (je vais) <i>te kouman d'un ken</i> « Viens que je t'explique quelque chose ! »
	(37) <i>Gri-gra</i> [grigra] (< auth.) « débrouillardise », par redoublement partiel	<i>Ici, c'est le gri-gra pae</i> (parce que) <i>tout le monde cherche son graya</i> « Ici, on se débrouille comme on peut pour assurer son quotidien »
	(38) <i>Graya</i> [graja] (< auth.) de <i>Graye</i> + <i>ya</i> (suff)	<i>Ici, c'est le gri-gra pae</i> (parce que) <i>tout le monde cherche son graya</i> « Ici, on se débrouille comme on peut pour assurer son quotidien »
	(39) <i>Gbaément</i> [gbaemɑ̃] (< auth.), de <i>gbaher</i> « parler » + <i>-ment</i> (suff.)	<i>Le gbaément du préident est propre !</i> « Le discours du président est clair »
	(40) <i>Drap</i> [dra] (< fr.) « secret, difficulté, problème »	<i>Yai (j'ai) mis son drap</i> « je l'ai humilié »
	(41) <i>Soutrali</i> [sutrali] (< à partir du dioul. <i>sútrá</i> « aider, soutenir » + <i>-li</i> « suff. ») « aide, soutien »	<i>Ça, cest un soutrali de la mort !</i> « c'est une aide inespérée que tu viens de m'apporter ! »
	(42) <i>Bara</i> [bara] (< dioul. <i>bárá</i>) « travail, activité »	<i>Tchè ! le bara est trop difficile !</i> « Mon cher, ce travail est vraiment difficile ! »
	(43) <i>Dabali</i> [dabali] (< à partir du dioul. <i>daba-</i> « + <i>-li</i> « suff. ») « repas, fait de manger »	<i>Le dabali d'ood'hui-là, c'est quoi même ?</i> « Qu'avons-nous aujourd'hui au menu ? »